

Un bâtiment inquiétant

Nous arrivions près de la brèche dans le mur que nous avions repéré hier. François semblait inquiet, il respirait de façon saccadée. Inquiet je l'étais aussi, sans doute beaucoup plus que ce que je voulais bien laisser paraître. Pour être plus à l'aise en cas de problème, j'avais troqué mon matériel photographique de professionnel contre un simple petit numérique que j'avais glissé dans ma poche. François avait remplacé son matériel d'enregistrement par un dictaphone. Il nous semblait que nous partions dans une aventure dangereuse, mais les dés étaient jetés, nous ne pouvions plus reculer.

Depuis longtemps ce bâtiment, un peu à l'écart de Mita, m'avait interpellé et intrigué. J'étais venu souvent rôder dans les environs, un peu comme dans une marche d'approche. On m'avait dit « il ne faut pas y aller, c'est interdit, ceux qui se sont approchés de trop près ne sont pas revenus, c'est un triangle des Bermudes ». La curiosité avait été la plus forte, et de jour en jour le virus qui voulait en savoir plus, s'était développé. Un jour j'étais arrivé jusqu'au mur d'enceinte. Un mur en granit rose plutôt joli. Aucune inscription n'indiquait à qui et à quoi était destiné ce bâtiment. Seuls les panneaux « accès interdit » rompaient la monotonie du lieu. Sur les deux premiers étages, pas de fenêtre. Plus haut il y en avait, mais elles m'avaient semblé toujours fermées, et malgré l'important nombre d'heures que j'avais passé, tapi dans les fourrées, à les observer, je n'avais pu apercevoir âme qui vive.

J'avais fini par appeler François, mon ami journaliste à Genève, je pensais que lui, n'étant pas habitant de Mita, aurait plus de chance pour obtenir un rendez-vous pour un projet de reportage pour son journal. Il faut dire qu'à Mita, si on s'avisait de parler de ce bâtiment, on obtenait en réponse, au mieux, un sourire compatissant, au pire on était fui comme la peste. De la part des autorités, ce n'était même pas « il est interdit de poser des questions sur ce lieu », mais il était de bon ton de feindre que cela n'existait pas. Certains avaient poliment demandé : « à quoi est destiné cet immeuble ? est-ce qu'on peut le visiter ? y a-t-il des possibilités d'emplois ?... Chaque fois on leur avait fait comprendre qu'ils feraient mieux de s'intéresser à autre chose. J'avais connu quelques personnes qui avaient poussé la curiosité à s'aventurer comme moi, aux abords des murs d'enceinte, mais je n'avais pas eu le temps de les interroger, ils étaient tous morts, certains s'étaient suicidés, d'autres avaient péri dans des accidents de la route.

François avait tout de suite été intéressé par l'affaire. Il avait cherché un numéro de téléphone où appeler pour prendre un rendez-vous, les renseignements n'avaient pas de numéro à lui communiquer. Il avait écrit, avec l'entête de son journal, mais n'avait jamais eu de réponse en retour. Après moult réflexion, nous avons décidé de tenter le tout pour le tout et d'aller voir ce qui se passait de l'autre côté du mur.

« Bizarre que cette brèche n'ait pas été refermée

- comme si on voulait nous inciter à entrer
- tu crois vraiment que c'est prudent de rentrer
- nous en savons trop ou pas assez pour nous arrêter maintenant
- courage !
- courage donc !

Après avoir traversé quelques fourrés épais, ils débouchèrent sur un parc très bien entretenu, tout à fait à l'image de Mita, avec des allées droites et bien alignées. Pas de fleurs, mais des arbustes divers et variés. Ils ne prirent pas le temps d'en déterminer les essences. Le parc était désert. Une petite porte de service semblait entrouverte sur la façade en face d'eux. Y avait-il des caméras de surveillance ? Ils ne virent rien de suspect. De toute façon il fallait y aller.

Arrivés dans la petite entrée, ils reprirent leur souffle. Le silence était étourdissant. L'escalier montait par paliers, un regard et ils commencèrent à monter. Ils allaient arriver au deuxième étage quand une porte s'ouvrit brusquement. Quatre hommes armés leur barraient la voie. « Et bien, voilà encore deux cobayes. Qu'est-ce que vous cherchez ?

- Nous sommes juste venus visiter

- Sachez messieurs qu'ici on ne visite pas, quand on rentre, on ne ressort plus »

Je sentais François se liquéfier à mes côtés, le regard qu'il me lança était je crois bien, de reproche. Je voulus parlementer ; Le coup que je reçu dans l'estomac m'en dissuada.

Celui qui semblait le chef s'adressa à un petit rougeaud qu'il me sembla reconnaître pour l'avoir rencontré dans une de ces réunions d'information organisée par la mairie.

« toi et Lionnel mettez-les au frais un moment, le temps de décider à quoi ils seront affectés.

- OK chef »

Pistolet sur la nuque, ils nous firent traverser des couloirs et encore des couloirs.

Devant une porte pareille aux autres, ils nous firent stopper, le rougeaud ouvrit la porte et ils nous jetèrent sans ménagement à l'intérieur.

« Vous aurez tout le temps de réfléchir aux conséquences de la curiosité braves gens »

Sur quoi ils refermèrent la porte, à clef, bien sûr.

Je mis un certain temps à comprendre que nous étions bel et bien prisonnier. Evidemment je n'avais averti personne de notre destination, même si ma sœur savait que je venais souvent rôder autour du bâtiment ces derniers temps. Notre disparition ne serait pas signalée avant deux ou trois jours. François à côté de moi était blême. La cellule était minuscule, des murs lisses, et un seul petit vasistas à plus de deux mètres de hauteur. S'échapper semblait impossible.

Nous avions sans doute dormi, combien de temps s'était-il écoulé depuis notre arrivée ici ?

La porte s'ouvrit brusquement, deux colosses en blouse blanche nous faisait face, chacun une seringue à la main. Avant que nous ayons pu réagir, ils étaient sur nous. De la suite je ne me souviens pas.

Quand je repris mes esprits, j'étais ligoté sur un lit, François n'était pas là. Un des colosse entra, le sourire narquois :

« alors, jeune homme, bien dormi ?

Sans me laisser le temps de répondre il poursuivit

« vous avez été endormi afin de nous permettre de vous placer une puce électronique dans la jambe, comme ça, le Centre peut à chaque instant contrôler où vous êtes, vous ne pouvez plus nous échapper, c'est clair ? »

C'était en effet très clair. Je n'osais demander des nouvelles de François car j'imaginai aisément qu'il avait subi le même traitement.

Le colosse était en train de me libérer de mes liens. Avec un gros rire il ajouta :

« vous êtes libre monsieur, la première partie du protocole est terminée, je vais vous informer de la suite si vous le voulez bien »

Je n'avais pas le choix. Je m'attendais à tout et à rien, mais ce qu'il me révéla était pire que le tout et le rien.

Je retrouvais François et quelques personnes dans la cantine, pompeusement appelée restaurant d'entreprise. Il était livide. Je compris qu'il savait lui aussi. Nous étions des cobayes pour des expériences. Le Centre était une unité de recherche militaire d'armes bactériologiques. On allait nous inoculer des virus, peut-être nous envoyer dans un métro d'une grande ville, comme dans *Les sirènes de Bagdad* de Yasmina Kahdra.